TOUT DIRE

JEREMÍAS GAMBOA

TOUT DIRE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (PÉROU)
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Titre original : *Contarlo todo*
Éditeur original : Random House Mondadori, S.A.
Copyright original :
© Jeremías Gamboa, 2013

ISBN original : 978-84-397-2721-7

ISBN 978-2-02-112132-2

© Éditions du Seuil, octobre 2016, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

LE JOUR OÙ TOUT DIRE

Gabriel Lisboa

À mon oncle Emilio et à ma tante Laura

À Bruno Lorente, Santiago Montero
et Jorge Ramírez Zavala, mes frères de toujours

Yes, I am the nature son
And I am the only One
I do what I want and I want what I see.
It could only happen to me…

Lou Reed

LIVRE PREMIER

Première partie

1

La musique envahit la pièce. Le disque tourne, je le vois d'ici, le volume est au maximum, et je ne m'entends presque plus – je n'entends plus le bruit que je produis en tapant violemment de mes seuls index sur le clavier, assis devant l'ordinateur de ma chambre. Une guitare cassée en deux, un coup de cymbales qui cingle l'air, la basse assourdissante plaquée comme un bâillon sur chaque chose ont tout déclenché ce matin-là. Après tout, c'est venu de lui. De moi. Ce qu'il dit, je le porte en épigraphe, le jette sur le papier comme ça me vient. Ce qu'il dit, c'est ce que je sens ou crois maintenant sentir en moi. Ce qu'il dit me paraît stupide et l'est peut-être. Mais j'y crois au point de penser que c'est tout ce qu'il me fallait pour me lancer : sortir de la douche, laisser l'eau fraîchir sur ma peau, mettre l'appareil en marche, y glisser le disque et taper sur les touches, enfin capable de dire ce que bon me semble. Écrire.

Il y a longtemps que j'essaie sans grand résultat de faire de moi un écrivain, de vivre comme un écrivain ou plutôt comme je crois que devrait vivre un écrivain, mais depuis plus de dix ans je n'ai pas écrit une seule ligne qui me satisfasse. Jusqu'à aujourd'hui. Il y a dehors un doux soleil de septembre, on est mercredi, je suis à Lima, dans le quartier de Santa Anita, vêtu d'un tee-shirt et d'un short, en sandales,

et je viens de me rendre compte que ça y est, sans le moindre doute, quelque chose – ou tout – a commencé et que l'heure est enfin venue de tout dire. Le livre qui s'est ouvert il y a quelques secondes dans mon esprit s'organise parfaitement, et a même déjà un titre, une dédicace, une épigraphe, ses deux premiers paragraphes, et il raconte son histoire, tout seul. Malgré moi.

C'était donc ainsi que les choses devaient se passer. Il suffit que j'écrive sur l'écran mon nom : Gabriel Lisboa ; il n'est ni déguisé ni emprunté à un personnage de fiction qui m'aurait séduit ou qui revêtirait pour moi un sens particulier ; il n'en a aucun. Je m'appelle simplement Gabriel Lisboa et j'ai vingt-neuf ans. Je n'ai plus peur d'avoir bientôt trente ans. J'ajoute que cette libération et l'énergie que m'insufflent ces doigts qui frappent le clavier me donnent l'impression de pouvoir enfin découvrir, sentir et comprendre les choses. Je me demande pourquoi j'ai été bloqué pendant si longtemps, pourquoi c'est maintenant que j'éprouve le besoin de m'asseoir devant cet appareil et d'écrire ces mots, pourquoi je m'assois et j'écris, tout simplement. Je me demande aussi ce qui me permet à présent d'enchaîner ces propos les uns aux autres avec la sensation que j'ai enfin triomphé de quelqu'un ou de je ne sais quoi en moi et que chaque mot que je tape est le bon, tombe juste, définitivement. Sans doute Lou Reed en savait-il quelque chose quand il chantait *I'm So Free* et, plus encore, *Beginning to See the Light* ; ou quand il criait et chantait faux comme un énergumène dissocié, désaccordé. Peut-être cela tient-il au simple fait d'avoir finalement compris qu'il me faut passer aux actes, et non pas me juger. Voilà de quoi il est question. De me dépasser en écrivant. C'est tout.

Je m'y mets donc. Je lis ce que j'ai écrit et je me dis qu'il faut commencer la narration, commencer par un bout ou

un autre à raconter cette histoire qui me reste en travers de la gorge. Quelle histoire ? La mienne, évidemment. Je n'en ai pas d'autre, c'est tout ce que j'ai à dire à l'heure actuelle. Une histoire assez longue, pleine de sang vif, qui se termine ce matin, avec moi en train d'écrire que je vais l'écrire, et qui commence au moment où pour la première fois j'ai aligné des mots sur une machine comme je le fais maintenant, pendant l'été 1995, quand j'ai été engagé par un vénérable magazine de Lima pour faire mes premières armes dans une rédaction inconcevable. C'est alors que tout ce que j'avais jamais été, la nébuleuse des jours indistincts de mon enfance, mon adolescence et mes premières années d'université, a pris un nouveau sens et changé à jamais. Comme j'ai moi-même changé. C'est alors que j'ai été propulsé sans le savoir vers ce matin où, près de dix ans plus tard, je suis assis devant l'ordinateur de mon plein gré, sans travail fixe et sans revenus, sans rien d'autre que l'impression de savoir enfin ce que je veux raconter et comment m'y prendre, dans cette chambre que je loue à mon oncle et ma tante depuis des années et où je vis seul avec mes souvenirs, l'image des amis auxquels je viens de dédier ce livre, les tentatives d'écrire jusqu'à ce jour vouées à l'échec, Fernanda et les rares femmes que j'ai connues avant de tomber amoureux d'elle, et l'homme que je suis, qui n'a rien, sauf une histoire qui lui est propre et sa volonté de la coucher coûte que coûte sur le papier. Une bonne fois pour toutes.

Je me rappelle encore parfaitement le soir où mon oncle Emilio est rentré à la maison avec une expression que ni ma tante Laura ni moi ne lui avions jamais vue, comme s'il venait de lui arriver un truc extraordinaire. On aurait pu croire qu'il avait trouvé sur son chemin un objet de grande valeur, ou qu'il avait eu un avancement, s'il ne m'avait invité, après avoir posé sa sacoche, à aller avec lui dans le séjour

parce qu'il avait quelque chose à me dire, et s'il n'y avait eu dans sa voix une solennité un peu outrée : l'affaire me concernait. Je me rappelle aussi m'être demandé quelle faute j'avais bien pu commettre, mais je n'ai rien trouvé, et ne pas avoir eu le moindre soupçon que ma vie, ce qui avait jusque-là été ma vie, était sur le point de changer à jamais.

– J'ai des nouvelles pour toi, fiston, m'a-t-il dit tout à coup en s'avançant sur son siège et en posant les coudes sur la table. (Il m'appelait toujours comme ça, « fiston ».) Tu vas peut-être avoir un petit travail pour l'été.

Je me souviens très bien d'être resté perplexe, à me demander s'il parlait sérieusement. Depuis que mes parents s'étaient séparés et que, après divers séjours ici et là, j'étais venu m'échouer chez lui, à Santa Anita, il avait déjà fait de nombreuses et vaines tentatives pour se substituer à mon père – son beau-frère –, qui avait abandonné ses responsabilités en quittant sa femme et leur fils unique. Deux ans auparavant, l'oncle Emilio avait voulu m'emmener à la pizzeria où il bossait pour que j'y fasse la plonge ou que je sois serveur comme lui, mais ma tante s'y était fermement opposée. J'appréciais la bonne volonté de mon oncle, mais j'avais réussi, ces dernières années, à me tirer d'affaire comme je l'entendais et, depuis qu'il payait mes études, je m'efforçais de leur prouver et de me prouver à moi-même que je n'étais plus une charge pour personne. J'étais donc surpris de le voir remettre ce soir-là sa proposition sur le tapis : il savait que je n'accepterais à aucun prix un emploi à la pizzeria qui l'employait, en plein centre du quartier de Miraflores. La seule idée d'y être vu par un camarade de l'université, comme cela s'était un jour produit, l'été précédent, me plongeait dans la panique.

– Il s'agit de *Proceso,* l'ai-je alors entendu dire, radieux, comme s'il savait que ces paroles chassaient d'un seul coup

tout ce qui avait pu me passer par la tête. Pour y travailler comme journaliste.

Je n'ai aucun souvenir de ma réaction à ce moment-là. Sans doute suis-je resté coi et ai-je fait des yeux comme des soucoupes.

– Plus exactement, pour y apprendre le métier de journaliste, a-t-il ajouté, apparemment content de mon expression. Ce n'est pas payé, mais je me suis dit que je pourrais t'aider, cet été, pour tes déplacements. Disons que c'est une dépense que nous pouvons assumer. Une sorte d'investissement.

Je n'ai pas compris ce qu'il venait de dire, et j'ai dû le faire répéter. Alors, j'ai éprouvé quelque chose de semblable à ce que j'avais ressenti en apprenant que m'était allouée une bourse d'enseignement supérieur qui couvrait tous mes frais à l'université, ce qui justifiait, en quelque sorte, ma présence chez ma tante Laura et mon oncle Emilio. À la caisse de l'université, où je m'étais présenté pour demander que ma bourse fût affectée au remboursement du prêt universitaire que j'avais récemment obtenu, je m'étais avisé que mon nom ne figurait pas sur la liste des paiements. Aussitôt, je m'étais dit que l'on m'avait peut-être renvoyé, ou pis encore, mais l'employé, derrière son guichet, m'a appris que comme j'avais obtenu les meilleures notes à la fin du premier cycle, je ne devais absolument rien payer. Je me rappelle être sorti en trombe en me demandant comment j'allais faire pour arriver le plus vite possible chez ma tante et mon oncle, afin de leur annoncer la bonne nouvelle. Ce soir, c'était l'oncle Emilio qui était pressé, je le voyais à son sourire, plus éclatant que le blanc de sa chemise, aux crayons qu'il n'avait pas pris le temps d'ôter de sa poche de poitrine, et à la sacoche qu'il n'avait même pas ouverte et qui devait contenir le livre qu'il était en train de lire.

– Nous avons rendez-vous mardi après-midi avec Francisco de Rivera, m'a-t-il dit en contenant à peine le sourire qui lui venait aux lèvres, sachant d'avance que j'allais bientôt avoir envie de l'embrasser, ou de me lever en poussant une exclamation ou une autre. C'est incroyable, non ?

Ça l'était. Lui et moi savions parfaitement ce que ce rendez-vous signifiait et, en attendant, chacun y pensa de son côté, moi jusqu'à l'exaspération. Nous étions en décembre 1994, et une fois de plus j'avais terminé mon semestre en déployant des efforts surhumains pour me classer parmi les cinq premiers et conserver ainsi ma bourse sans augmenter ma dette. Comme à chaque fin de semestre, je n'avais pris que quelques jours de repos après l'effort soutenu pour préparer mes examens, des heures pendant lesquelles je ne tenais le coup qu'à force de café et de Coca-Cola, fouetté par l'angoisse de l'échec. Mais, pour tout repos, j'avais un gros souci : trouver un travail temporaire pour la période de Noël – ce n'étaient pas les petits boulots qui manquaient, pendant les fêtes – et un autre pour le reste de l'été, de sorte à avoir les moyens suffisants pour faire face aux dépenses des mois à venir, les fournitures, les tickets de bus, et quelques vêtements, afin de porter autre chose que les pulls tricotés par ma tante Laura et les polos que l'oncle Emilio obtenait des distributeurs de bières et de boissons gazeuses qui fournissaient la pizzeria. J'avais passé l'été 1993 à plumer des dindes de Noël pour un aviculteur et, dès le Nouvel An, je m'étais fait rôtir sous un soleil de plomb en recueillant les avis relatifs aux choix électoraux pour un institut de sondage. Une dernière expérience de vigile de supermarché en journée continue m'avait laissé complètement démoralisé. Le mois de mars était venu alors que mon écœurement était à son comble, pour ne rien dire d'une profonde déprime et du désir maladif de brûler

l'uniforme que je devais porter pour faire ce boulot, avant de commencer la nouvelle année d'université en sachant que je m'y sentirais encore plus mal que nulle part ailleurs pendant l'été. Je suppose que ces jobs m'avaient inoculé assez de rage pour me permettre de suivre avec acharnement les cours de l'année et ne pas devenir l'homme que mon père avait vu en moi. Au terme de ces dernières vacances, je m'étais dit que jamais plus je ne travaillerais dans un des quartiers où vivaient mes camarades de l'université, pour que personne ne sache comment je passais les mois d'été pendant lesquels j'étais censé disparaître de leur vie. J'étais tombé sur quelques-uns d'entre eux le samedi soir au supermarché, et j'avais fait l'impossible pour trouver moyen de les surveiller sans être vu ni reconnu. Dans les rêves interrompus par de brusques réveils dus à la nervosité de la fin du semestre, je me disais et me redisais, non sans peine, que je devrais chercher cet été-là du travail dans une usine de Santa Anita ou d'un autre quartier proche du domicile de mon oncle, El Agustino ou peut-être même San Luis, ou encore une place de contrôleur sur une ligne de bus que n'empruntait jamais un de mes pairs. Je travaillerais discrètement loin de leurs regards jusqu'à la fin de mes études. Puis je chercherais un emploi adapté à ce que j'aurais appris.

Et voilà que l'oncle Emilio venait de me dire que cela pouvait se réaliser tout de suite.

Ma tante Laura, qui nous avait rejoints, avait du mal à croire qu'un simple serveur eût obtenu cette faveur d'un personnage si important. La question m'intriguait moi aussi. Mon oncle nous a raconté l'histoire de cet exploit ce soir-là, dans le séjour, puis un peu plus tard, à table, et encore par la suite, chaque fois qu'il le pouvait, avec des ornements et des amplifications, jusqu'au fameux mardi. En l'écoutant, je me disais qu'il était vraiment très différent du reste de la

famille et de ses compagnons de travail : il lisait. Des romans, le *Reader's Digest*, des revues de vulgarisation scientifique sur l'univers et les civilisations que certains de ses clients lui offraient, et il est certain que cette différence a joué un rôle déterminant dans l'obtention de ce rendez-vous.

Grâce à ses habitudes de lecteur, l'oncle Emilio avait dès le premier jour reconnu Francisco de Rivera parmi les clients, à sa très grande taille et sa moustache poivre et sel ; il avait vu des photos de lui dans les revues littéraires qui mentionnaient son recueil de nouvelles publié au début des années quatre-vingt-dix et relataient son amitié avec quelques écrivains notables – Julio Ramón Ribeyro, Antonio Cisneros – en compagnie desquels il venait parfois déjeuner ou dîner. L'oncle Emilio était le seul garçon capable de dire à ces hommes de lettres quelques mots sur leurs œuvres les plus connues, les livres qu'ils venaient de publier ; il leur demandait même parfois avec beaucoup de discrétion où ils en étaient. Presque tous l'aimaient bien, et certains d'entre eux – parmi lesquels De Rivera – l'appelaient par son nom.

Je lui avais dit que De Rivera était le sous-directeur du magazine *Proceso*. À partir de là, mon oncle a mûri son projet. Pendant des semaines, il a imaginé comment il aborderait De Rivera et préparé ce qu'il lui dirait, mais chaque fois que l'écrivain se montrait en chair et en os avec ses amis, il devenait tellement fébrile qu'il oubliait tout ce qu'il avait si soigneusement prévu de dire, restait comme paralysé et s'inventait des excuses en se disant qu'il valait mieux remettre ça à la prochaine fois parce que De Rivera était accompagné d'un inconnu ou qu'il ne semblait pas être dans son assiette. Il avait donc laissé passer plusieurs fois l'occasion. Un soir que De Rivera était seul et de bonne humeur, l'oncle Emilio n'y réfléchit pas à deux fois. Avant même d'avoir pris la commande il s'est jeté à l'eau sous prétexte de lui demander

un conseil « professionnel ». Sous le regard interloqué du journaliste, il s'est empressé de préciser qu'il s'agissait de « son fiston », étudiant en communication à l'université de Lima, et qu'il aimerait bien savoir s'il y aurait pour lui une possibilité de stage à *Proceso*. De Rivera ignora la question. Intrigué, il voulut savoir comment un serveur de restaurant pouvait envoyer son fils dans une université privée réservée à l'élite du pays. Mon oncle lui parla alors du prêt, des efforts du « petit » pour poursuivre ses études, de la bourse qu'il réussissait à obtenir chaque semestre. De Rivera sourit, le félicita, lui dit que beaucoup de ses amis n'en avaient jamais fait autant pour leurs enfants, et lui demanda la carte. En lui apportant l'addition, l'oncle Emilio revint à la charge.

– Nous n'avons pas les moyens d'embaucher des apprentis, et cette année nous sommes particulièrement à sec, lui répondit De Rivera. Peut-être ferait-il mieux de travailler quelque part où il serait rémunéré.

– Monsieur De Rivera, rétorqua mon oncle quelque peu cérémonieux, je voudrais pouvoir vous payer pour que le petit puisse apprendre le journalisme dans votre magazine.

– Amenez-le-moi mardi prochain à dix-huit heures, concéda De Rivera, puis il lui donna quelques tapes sur l'épaule, laissa un pourboire et s'en alla.

Mais quand, le mardi, je suis allé chercher l'oncle Emilio à la pizzeria de la rue Mártir Olaya, à Miraflores, il ne me restait pas grand-chose de l'émotion ressentie en écoutant ce récit. De Rivera lui avait dit de venir au siège de *Proceso* sans même lui donner une carte de visite. Mon oncle avait trouvé l'adresse dans un numéro du magazine et demandé à son patron la permission de s'absenter quelques heures pour se rendre à un rendez-vous important, dont il lui avait dévoilé la nature. Quand il m'a vu entrer dans le restaurant, il m'a fait signe de l'attendre, et il est bientôt revenu en tenue

de ville d'un pas pressé. Il ne lui restait rien de l'assurance avec laquelle il m'avait raconté son exploit. Sur l'avenue Ricardo Palma, nous n'avons pas échangé un seul mot, pas plus que pendant le trajet en autobus le long de la Vía Expresa et des avenues Wilson et Tacna. Quand nous sommes descendus, mon oncle, qui ne pouvait cacher ses nerfs à vif, m'a dit pour me tranquilliser que ce n'était qu'une demande d'emploi comme une autre, et sans doute pas la dernière, conscient toutefois que ce qui était en jeu ne dépendait que de la mémoire de Francisco de Rivera. Auparavant, je m'étais déjà présenté à deux entretiens d'embauche, l'un pour donner des cours dans un centre d'enseignement pré-universitaire, l'autre pour participer à une émission de radio, et j'avais été recalé. Ces refus s'étaient traduits par un job d'été physiquement éreintant. Il pouvait encore en aller de même.

Ni mon oncle ni moi ne nous attendions à la longue séance de torture qui allait nous être infligée. Après avoir échappé non sans peine aux marchands ambulants postés des deux côtés de l'avenue Emancipación et nous être assis sur un banc à l'angle de la rue Camaná, face au siège du magazine, nous avons attendu près d'une heure le moment du rendez-vous ; puis nous avons traversé, nous sommes entrés dans l'immeuble et avons monté l'escalier jusqu'à l'étage de la rédaction, où on nous a fait passer dans une petite pièce sombre après avoir traversé un long couloir tout aussi sombre flanqué de portes fermées, et nous avons attendu De Rivera. Nous sommes restés dans la pièce près de trois heures sans que personne ne fasse attention à nous, si bien que j'ai fini par croire que cet entretien n'était que du vent, ou que De Rivera l'avait complètement oublié. Je percevais l'angoisse mal dissimulée de mon oncle, sans doute honteux de m'avoir embarqué dans cette aventure ou en train de se dire, comme

moi, que si les portes vitrées de la rédaction ne s'ouvraient pas pour nous laisser passer, ce devait être pour une bonne raison. Essayer de deviner ses sentiments me permettait de prendre un peu de distance vis-à-vis des miens et de la nervosité qui grandissait en moi à l'idée que dans quelques minutes j'allais peut-être devoir parler au sous-directeur de *Proceso*. J'avais moi aussi vu son portrait qui illustrait ses articles, mais je ne connaissais rien au métier, sauf ce que j'avais pu en apprendre dans un cours d'introduction au journalisme, et je ne possédais que quelques notions du jargon de la profession, ce qui ne m'empêchait pas d'espérer avoir assez de cran pour décrocher ce stage et commencer à travailler enfin dans un média. Je ne voulais pas non plus désappointer mon oncle, et je désirais voir le grand sacrifice qu'il avait fait pour me donner cette chance porter ses fruits. En regardant ses cheveux bien coiffés, ses tempes blanches, sa sempiternelle sacoche avec les livres qu'il y rangeait, ses chaussures vernies et sa plus belle chemise qu'il avait mises pour aller à ce rendez-vous, j'ai soudain désiré, avec une émotion à peine contenue, voir en lui un père.

Mais quand la voix de De Rivera a retenti dans le couloir en criant le nom de mon oncle qui était ce soir-là mon père, une force inconnue s'est emparée de moi. Devant nous, il y avait le bureau du sous-directeur de l'hebdomadaire d'opposition le plus hardi et le plus prestigieux du pays, tel qu'il était décrit dans certaines nouvelles de sa main : les placards, les casiers, les usuels reliés. Et dans le bureau, le sous-directeur, l'écrivain, tel que je l'avais vu quelques années auparavant dans une émission de télévision ou sur le rabat de ses livres : les yeux vifs enfoncés dans les orbites, le nez aquilin, la moustache fournie, et la calvitie parfaitement délimitée et luisante. L'entretien a été des plus brefs. Après avoir jeté un œil aux documents de l'université qui

indiquaient tous que j'étais un élève très appliqué et que mes notes me valaient une bourse complète, De Rivera m'a regardé droit dans les yeux et m'a posé une seule question de sa voix retentissante :

– Dis-moi, mon garçon, tu sais rédiger ?

– Bien sûr, ai-je prétendu, en essayant vainement de me rappeler les rudiments du métier que j'avais appris dans ce fameux cours d'introduction au travail de journaliste. Je peux écrire des articles, des amorces et des chapeaux, trouver les angles et écrire des chroniques, ai-je affirmé, et rien de tout cela n'était vrai.

– Très bien, a fait De Rivera. La politique, ça te va ? Tu aimerais interviewer des membres du Congrès, des juges, des ministres ?

– Et comment !

C'est tout ce dont je me souviens avec précision. Pour la suite, il se peut que De Rivera ait dit : « Très bien », qu'il ait rangé les papiers, levé le combiné de son téléphone et ajouté sur un ton tranchant : « Santos, dans mon bureau. » Je me rappelle pourtant qu'il a souri et qu'un type de taille moyenne aux cheveux noirs, avec des lunettes à la monture en aluminium, un costume en velours côtelé et un regard serein est entré, qu'il nous a présenté comme le chef de service de la rubrique politique.

– Voici Gabriel Lisboa, lui a-t-il dit en lui remettant mon dossier sur un ton à la fois solennel et amusé. Notre nouveau stagiaire pour *Mar adentro*. Il commence vendredi.

Tout compte fait, la scène était floue, mais je ne pouvais m'en détacher. Nous nous sommes serré la main, mon oncle a commencé à balbutier une phrase de remerciement, mais De Rivera lui a fait comprendre d'un geste que ce n'était pas la peine. Je ne me rappelle absolument pas ce qui s'est passé quand nous avons quitté les bureaux de *Proceso* et que

nous sommes sortis dans la rue Camaná, sinon qu'il faisait nuit. Je sais pourtant que dans le bus du retour nous étions secoués, accrochés aux poignées, et que je n'arrêtais pas de rire, dominé par l'émotion à l'idée que ma vie prenait un sens et que l'oncle Emilio était là pour en témoigner. Pour la première fois nous nous sommes embrassés, conscients qu'aujourd'hui la victoire avait été de notre côté.

N'était-ce pas incroyable ? Ce soir-là, nous avons raconté encore et encore cet entretien à ma tante Laura, pendant qu'elle réchauffait notre dîner et nous regardait avec une chaleur et une fierté qui m'ont fait croire que nous formions vraiment une famille. Moi, je leur disais que certes j'avais menti, parce que je ne savais pas rédiger, mais que je garderais les yeux et les oreilles bien ouverts pour apprendre sur le tas. Tout paraissait s'agencer pour donner à ma vie une nouvelle orientation. Pendant les jours suivants, j'ai bien mesuré l'importance de ce qui allait venir. Je me sentais prêt à l'affronter. Toutefois, l'image de De Rivera nous retenant de sa voix forte, mon oncle et moi, alors que nous quittions son repaire, ne me laissait pas tranquille. Il était encore assis à son bureau, derrière un monticule de papiers, Santos debout à côté de lui.

– Ah, Gabriel ! s'était-il exclamé, essaie d'arriver de bonne humeur, vendredi.

Je l'avais regardé sans comprendre.

– Nous avons un directeur abominable.

Il riait.

2

En pénétrant dans l'immeuble de *Proceso,* rue Camaná, j'essayais de cacher autant que possible ma nervosité. J'étais arrivé exagérément tôt. Avec le temps, je devais apprendre que pour un journaliste d'un magazine d'actualités être présent dès neuf heures du matin est tout simplement inconcevable, et que désormais j'allais être voué à la nuit. Je me suis aussitôt senti dans un autre monde. L'endroit était bien celui où je m'étais trouvé peu de temps auparavant, mais à la lumière éclatante de décembre, il semblait plongé dans un sommeil de fable. Le porche voûté, l'escalier en colimaçon et les cinq paliers précédant l'étage de la rédaction, le sixième, m'apparaissaient sous un jour nouveau, tout comme la réceptionniste qui, après m'avoir demandé mon nom, m'a conduit jusqu'au bureau de *Mar adentro,* une pièce carrée très haute de plafond qui précédait celle de De Rivera dans le long couloir que nous avions abandonné avec joie, mon oncle et moi, trois jours auparavant. Pas âme qui vive ; contre les murs, quatre postes de travail inoccupés, un vieux canapé qui tournait le dos à l'unique fenêtre, dont la vue morne était celle d'un de ces puits de jour qui caractérisent les immeubles du vieux Lima. Le tableau était celui d'un champ de bataille : papiers, cendriers pleins de mégots, livres ouverts avec leurs signets, classeurs dans tous les états,

tasses de café froid jonchaient toutes les surfaces planes. Le temps que je passai à attendre la venue d'un journaliste me permit d'inspecter soigneusement les quatre bureaux : contre le mur qui faisait face à la porte, les deux plus grands arboraient d'épais volumes de matériel d'information ; celui qui se trouvait en face du sofa et de la fenêtre avait en toile de fond un panneau où s'alignaient des photos d'acteurs et d'étoiles du showbiz ; à l'opposé des deux mastodontes, d'un côté de la porte, le plus petit des bureaux était le seul à avoir l'air en ordre, ou plutôt à l'abandon, avec seulement quelques mains de papier à l'extrémité d'une épaisse plaque de verre sous laquelle je reconnus, photocopiées, deux caricatures, l'une de Cortázar et l'autre de Borges. Je me suis assis sur une chaise près de ce bureau, soucieux de ne pas prendre une place qui ne m'était pas destinée et, nerveux, impatient, dans une sorte de rêve suspendu, comme hors du temps, je n'ai plus bougé, m'attendant à tout au milieu de cette pièce vide. C'est seulement à ce moment-là que j'ai remarqué le petit ordinateur, un Mac, entre les deux plus grands bureaux.

Le premier à arriver a été un type avec une chemise ocre-rouge, un bracelet en corne de taureau, un blue-jean noir moulant, une moustache de tombeur mexicain et des yeux de velours qui a dit s'appeler Tito Najarro. Il s'est assis au bureau orné de photos de vedettes du showbiz et s'est mis à ranger ses affaires en vitesse, non sans une certaine grâce primesautière ; à un certain moment, en me voyant assis sans dire un mot, il m'a demandé de but en blanc si j'étais Gabriel, ce à quoi j'ai répondu oui. Ah ! le petit nouveau de *Mar adentro,* a-t-il fait avec un large sourire, avant de me serrer la main d'une façon sensuelle, ses yeux brillants qui n'allaient pas me lâcher de tout l'été m'ont lancé un regard coquet, il m'a dit que le bureau près duquel je me tenais m'était destiné. « Tu ne vas pas tarder à faire la connaissance

des autres *garçons* », a-t-il ajouté peu après, tout en rangeant ses affaires.

Les autres « garçons » étaient deux types d'une bonne cinquantaine d'années, qui au fil des jours allaient devenir l'un mon sauveur, l'autre l'ogre de mes pires cauchemars. Juan José Santos, dont l'arrivée une heure plus tard m'a fait sentir que tout cela n'était que le prolongement de l'expérience de mardi dernier, et bien réel, était le brave type : maigre, silencieux et discret, vêtu comme un détective élégant – veston en velours côtelé, lunettes de transition cerclées de métal, chemise et cartable à la main –, tout le monde l'appelait Ketín, à cause de sa ressemblance avec le capitaine de police Ketín Vidal qui avait arrêté trois ans auparavant un dirigeant du Sentier lumineux. L'autre, le dernier arrivé à la rédaction ce jour-là, était le gros Saúl Vegas. « Un agnelet, m'avait dit Tito Najarro, mais un peu grognon. » Je sais maintenant que ces paroles étaient destinées à tempérer un peu l'impression qu'il allait me faire ce jour-là et les jours suivants. Vegas était infiniment plus que grognon et son humeur rogue dépassait de loin tout autre qualificatif. Il avait environ cinquante-cinq ans, mais paraissait plus âgé, peut-être à cause de son poids excessif – son pantalon pouvait à peine contenir sa bedaine – ou parce qu'il était vêtu comme les rédacteurs que j'avais pu voir dans les vieux films : chemise de couleur claire, bretelles comme on n'en fait plus ; il avait en outre les cheveux pommadés, coiffés en arrière, et un visage rébarbatif de méchant du cinéma muet : son nez était un véritable tarin aux ailes dilatées comme des naseaux, ses grosses lèvres épaisses se tordaient en un rictus qui, combiné à l'éclat de ses yeux, rappelait l'expression des dieux préhispaniques les plus féroces. Mais, en cette fin de matinée de décembre, c'est sa voix qui m'a le plus impressionné. En entrant, Vegas fondit sur son bureau – le plus grand, comme il fallait s'y

attendre –, prêta une oreille distraite à ce que Tito essaya de lui dire à mon propos en guise de présentation, et répondit du bout des lèvres à mon bonjour ; il bredouilla quelques mots inintelligibles d'une voix caverneuse et coupante qui hérissait le poil et se mit tout de suite à se plaindre du dernier bouclage, de la porcherie dans laquelle on travaillait et des coquilles navrantes qui gâtaient l'édition de jeudi dernier. Tout en parlant, il parcourait les journaux avec une grimace de dédain et posait des regards découragés sur les papiers entassés en désordre devant lui. Quand vers une heure de l'après-midi De Rivera est arrivé et a convoqué « tout le monde » à une réunion dans son bureau, seuls Santos et Vegas se sont levés et sont sortis avec des exemplaires du magazine, leur agenda et leur carnet. Tito Najarro m'a prêté le dernier numéro de *Proceso* et, en épluchant l'ours, j'ai appris qu'il était rédacteur, Santos secrétaire de rédaction de *Mar adentro,* et Vegas responsable des pages d'actualité politique du magazine, qui, c'était évident, ne concernait pas ce seul bureau. Tito m'a conseillé de lire l'hebdo pour m'imprégner de son style, et m'a dit pour me tranquilliser que j'étais maintenant stagiaire à *Mar adentro* sous l'autorité de Juan José Santos.

Au bout de quelques minutes, des cris ont retenti. J'étais en train de consulter le dernier numéro qui évoquait sur la couverture la querelle de pouvoir entre le général en chef de l'armée péruvienne et un conseiller du service des renseignements du président quand j'ai entendu quelqu'un qui ne se dominait plus donner des coups de pied aux meubles ou jeter quelque objet contre le mur avec l'intention de le réduire en miettes. C'était l'œuvre d'un possédé ou d'un esprit frappeur qui se déchaînait dans le vieil immeuble. J'étais tellement effrayé que je me suis tourné vers Tito Najarro qui, à ma grande surprise, parcourait, impassible, les pages

spectacles des journaux. Quand les cris ont commencé à nous casser les oreilles, Najarro a levé la tête et, tel un bienheureux à jamais exorcisé de tout démon, il a regardé d'un air charmeur le visage du jeunot qui affichait sans doute une expression de panique.

– C'est notre directeur, m'a-t-il dit avec un sourire et un clin d'œil séducteur. Tu t'y habitueras.

Je ne m'y suis jamais habitué. La juxtaposition de l'image de ce directeur diabolique et du faciès non moins intimidant de Saúl Vegas m'a donné envie de mettre un terme à cette expérience absurde qui tournait au cauchemar. Après la réunion du comité de rédaction, personne ne m'a adressé la parole de tout l'après-midi pour me dire ce que je devais faire, et mon occupation de stagiaire non rémunéré dans un secteur où de toute évidence on n'avait pas besoin de moi a consisté à ne rien faire. J'ai passé les derniers jours de décembre à lire les quotidiens ou à en donner l'impression, à répondre aux appels téléphoniques pour les autres ou à partir le long des rues à la découverte des environs. Un après-midi, au sommet de ma hardiesse, j'ai demandé à Santos la permission de sortir. « Tu peux sortir quand tu veux, nous sommes des journalistes, pas des ouvriers d'usine », a-t-il répondu en riant à ma question absurde ou parce que je lui avais donné du « monsieur Santos ». Lorsque je restais à ma place, j'écoutais attentivement Vegas, Santos et Najarro parler avec familiarité de membres du Congrès, de ministres et d'autorités dont j'ignorais absolument tout, en gardant le regard rivé sur les journaux et en me demandant ce que pourrait jamais apporter à des types pareils un novice de dix-neuf ans. Ces jours étaient longs et franchement pénibles, et je me sentais le garçon le plus inutile du monde.

En 1995, on m'a confié ma première « mission », et elle m'a clairement montré pourquoi tous redoutaient le directeur

de la publication. Un candidat à la présidence crédité de peu d'intentions de vote allait faire une tournée à l'intérieur du pays et, à *Proceso,* on avait décidé que je l'accompagnerais pour me « dessaler et comprendre un peu en quoi consistait le journalisme ». C'est du moins ainsi que Santos m'a présenté les choses, se bornant à me dire : « Tu dois rester attentif à tout, tout couvrir, prendre des notes et revenir avec une histoire. » Pendant ce voyage angoissant, j'ai pris mille notes absurdes en croyant rapporter la matière d'un récit et, en me creusant la tête, j'ai fini par me décider à le centrer sur la fille du candidat, une adolescente dont la mère, européenne, vivait à l'étranger. La jeune fille deviendrait-elle la First Lady si le candidat accédait au pouvoir ? Quels en seraient les avantages ? J'ai interrogé diverses personnes et, rentré à Lima avec les données ainsi rassemblées, j'ai présenté mon histoire à Santos : ce candidat n'avait pas de femme, pas plus que le président, notre autorité dictatoriale suprême, qui cherchait à se faire réélire, bien qu'accusé d'avoir électrocuté son épouse au Palais du gouvernement. Un ex-secrétaire général des Nations unies qui n'avait pas vu sa femme depuis de nombreuses années, voilà qui pouvait être favorable au candidat démocrate soutenu par *Proceso*.

– Ce n'est pas mal, m'a aussitôt dit Santos, avec une certaine surprise. Tu as des photos de la petite ?

– La fille du candidat ?

– De qui d'autre ? a-t-il fait, grognon. Vilca était avec toi, non ? Il aura pris de bonnes photos, si tu lui as dit…

Je n'avais rien dit. Je n'y avais même pas pensé. Santos a eu une expression de commisération, puis de colère. Après quoi, visiblement épuisé par le travail de ce soir-là, il a pris un exemplaire du magazine et m'a montré le sous-titre.

– Que lis-tu, là ?

– L'illustration péruvienne.

– Eh bien, Gabriel, a-t-il lancé en élevant la voix, arrête de me gonfler avec un communiqué qui n'a pas de photo. On perd notre temps, merde, tu ne t'en rends pas compte ? Si je vais voir l'Ogre avec une note sans photo, il me pend par les couilles, tu piges ? C'est clair ?

– Oui, monsieur Santos, ai-je bredouillé, c'est clair.

J'ai tout de même écrit mon histoire parce que, deux heures après m'avoir remonté les bretelles, et regrettant peut-être la rudesse de ses paroles, Santos m'a dit de rédiger ma note pour le cas où elle aurait une chance de paraître dans *Mar adentro,* même sans photo. J'ai mis deux jours à écrire le brouillon, à la main, sans arrêter de me corriger afin d'essayer d'imiter le langage châtié et le ton des articles du magazine, mais sans avoir la moindre idée de la longueur que devait avoir le texte. Le mardi, à midi, quand, dans l'effervescence du bouclage, tout le monde passait près de moi sans me voir, j'ai laissé un tirage de mon texte à Tito Najarro en lui demandant de le donner à Santos au cours de la nuit. La semaine suivante, comme je m'y attendais, pas une seule ligne de mon travail n'avait été publiée.

Ces premières maladresses ont rendu Vegas encore plus redoutable à mes yeux. Quand il entrait dans la pièce et s'asseyait à son énorme bureau en soufflant d'exaspération, une anxiété grandissante s'emparait de moi et je priais en silence de ne jamais me trouver seul avec lui. Par ailleurs, je ne progressais pas vraiment. Invisible, à ma place, je lisais avidement les journaux en pensant à des brèves politiques pour la rubrique, fidèle aux recommandations de Santos qui, dès mon deuxième jour de présence, s'était rendu compte que j'ignorais tout de l'actualité. Je n'arrêtais plus de lire les nouvelles et découvrais peu à peu les divers aspects de la conjoncture, les noms des hommes politiques et des charges particulières, les faits marquants annoncés par la presse, mais

aucune idée, rien qui pouvait susciter un intérêt suffisant ou que les journaux ne commentaient pas abondamment ne se présentait à moi. Pendant des heures, j'avais l'esprit vide, et tout ce que je voulais, c'était quitter le bureau. Je traînais dans les rues du centre de Lima comme une âme en peine en imaginant les efforts que mon oncle devait déployer au même moment à la pizzeria, et les pourboires qu'il mettait de côté pour payer mes déplacements. Le vendredi et le samedi, je ne faisais que lire. Les jours de bouclage – le lundi et le mardi –, Santos me donnait deux ou trois sujets sur lesquels je devais écrire quelques brèves de moins de cent mots. Je lisais tout ce qui dans la presse avait un rapport avec ce qui intéressait Santos et prenais des notes comme si je préparais un examen, puis je commençais à rédiger à la main dans mon carnet le sujet à traiter.

Rédiger était pour moi la plus difficile, la pire chose du monde que seuls des grands esprits ou des natures d'exception comme Santos ou Vegas pouvaient mener à bien. J'étais perdu dès le premier paragraphe parce que je ne savais pas par où commencer, j'ignorais les règles de ponctuation, et plus encore comment doser les informations obtenues en téléphonant à ceux qui jouaient un rôle important dans les événements. Je lisais jusqu'à épuisement ce qu'écrivaient les rédacteurs de *Mar adentro,* ces articles programmés en début de semaine, destinés à couvrir quelques pages du magazine et finalement réduits à un paragraphe ou deux, parfois à un encadré dans le secteur ennuyeux des nouvelles politiques dont, à vrai dire, l'organisation m'échappait complètement ; je contemplais, anxieux, les caricatures de Cortázar et de Borges sous le verre de ma table, alignais et réalignais mes mots dans l'angoisse et quand, au terme d'un effort ardu de quatre ou cinq heures, je croyais tenir la meilleure version possible, j'attendais patiemment que Vegas et les

autres aillent dîner pour me mettre au travail sur l'ordinateur du bureau, pris de la panique d'un délinquant qui force son premier coffre. Je mettais au propre mes brèves, en écrivant aussi vite que je le pouvais, ensuite je copiais le fichier sur une disquette que je posais vers minuit sur le bureau de Santos, avant de m'en aller en pleine nuit, soulagé d'avoir fait mon travail, et de longer non sans crainte les rues désertes jusqu'à l'arrêt du pont de pierre, où j'attendais l'autobus qui me conduisait chez moi, tout au bout de la Vía de Evitamiento. Le lendemain, le mercredi, était un jour d'angoisse et le jeudi, debout devant le kiosque à journaux le plus proche de la maison, je me rendais à l'évidence : rien de ce que j'avais écrit n'avait été publié. Quand j'ai reconnu un jour une de mes brèves composée d'une petite carte qui illustrait un conflit de propriété de terrain dans le quartier de Puno, je n'ai pas trouvé la moindre trace de mon nom.

Aujourd'hui, sûr de mes signes de ponctuation et de l'ordre de mes idées, alors que je me souviens de ces jours où je me débattais dans le noir, je me demande ce qui se serait passé si les choses en étaient restées là, avec Santos comme secrétaire de rédaction de *Mar adentro*. Aurais-je jamais appris le métier ? Le vendredi suivant, dans la deuxième quinzaine de janvier, quelque chose d'insolite s'est produit. Tito Najarro et Saúl Vegas sont arrivés plus tard que d'habitude, et Santos ne s'est pas montré. À l'heure de la réunion, quand Vegas a quitté le bureau en ronchonnant après avoir passé quelques appels à certains de ses contacts pour décider des sujets à présenter, et avant que l'immeuble n'ait retenti des cris du directeur, Tito n'a fait qu'un bond de son bureau au mien pour me raconter que Santos avait quitté le magazine. J'en ai eu froid dans le dos, et Tito m'a rasséréné. Ce n'était pas la première fois qu'une chose pareille se produisait à la rédaction. Apparemment, il y avait longtemps que l'on

traitait mal celui que tout le monde surnommait Ketín. Tito ne savait pas si c'était parce qu'on le jugeait incompétent – ce n'était certes pas mon impression, il m'éblouissait et j'enviais secrètement ses manières et ses costumes – ou parce qu'il se laissait intimider ou avoir ; en tout cas, du jour au lendemain, on l'avait rendu responsable de tout ce qui n'allait pas. La semaine précédente, dans le bureau du directeur, Santos s'était laissé emporter par une colère due au manque de considération à son égard, et aux mois de salaire qu'on lui devait – Najarro précisa que le retard dans le paiement des salaires était ici monnaie courante –, et il avait tout simplement envoyé au diable l'Ogre et tous ceux qui étaient là. Le lundi suivant, il était revenu travailler comme d'habitude et les autres avaient cru qu'en fait il ne comptait pas claquer la porte. Les rédacteurs et les éditeurs qui, avant lui, avaient quitté le journal étaient tous tombés à grands cris et à bras raccourcis sur le directeur, en emportant qui une machine à écrire, qui des rouleaux de pellicule ou une voiture de l'entreprise, selon leur rang et la somme d'argent qu'on leur devait. Ketín non. Il a participé à toutes les étapes du bouclage de la semaine en sachant que c'était la dernière fois, il a entendu les vociférations du directeur avec le plaisir de se dire que bientôt il n'aurait plus à les subir, et il s'est même offert le plaisir de laisser passer des informations erronées dans les brèves. Il n'a prévenu aucun collègue de sa démission. En fait, il ne s'était jamais lié d'amitié avec personne. Le mercredi, il est parti au petit matin en emportant toutes ses affaires. Tito Najarro, Vegas et moi avons trouvé ses tiroirs vides et quelques documents dignes d'intérêt soigneusement rangés sur son bureau.

Je me suis senti aussitôt orphelin et j'ai craint le pire. Santos avait jusqu'alors été le seul garant que j'avais réellement ma place au journal. Tito Najarro me considérait d'un œil amical,

qui révélait parfois un intérêt d'une autre nature ; deux fois, dans le couloir, De Rivera m'avait aimablement salué, mais il était trop loin, au-dessus du monde des mortels, inaccessible ; quant à Saúl Vegas, il ne voulait pas entendre parler de moi. Ce jour-là, je suis sorti manger un morceau seul avec mon angoisse, plus vive que jamais, et j'ai dû me faire violence pour retourner à la rédaction. Après la réunion et ses cris assourdissants, les grognements du gros dans le bureau, les minauderies et les mimiques de Tito qui lui emboîtait le pas et forçait la plaisanterie pour le dérider, un type qui devait avoir un peu plus de trente ans – l'âge que j'aurai bientôt – est arrivé, sans la chemise ni le pantalon auxquels on se serait attendu sur un journaliste politique, mais avec un polo rayé, un blue-jeans râpé, des lunettes à monture d'écaille et d'énormes sandales qui lui donnaient un air de hippie, comme ses cheveux longs ramassés en queue-de-cheval. Sa voix était sonore et drôle, il avait un accent d'Arequipa et s'appelait Silvio Carranza. Il avait été nommé secrétaire de rédaction de *Mar adentro* pour quelques semaines. Je serais sous ses ordres.

Je l'avais déjà croisé dans le couloir principal de *Proceso,* sans savoir qui il était ni ce qu'il faisait. Jusqu'à ce jour-là. Chargé des nouvelles régionales, il remplacerait Santos, mais resterait dans son propre bureau, qu'il partageait avec le fils du directeur, au septième étage, si bien qu'avoir affaire à lui devait me permettre de découvrir enfin le reste des locaux du magazine. Dès son arrivée à *Mar adentro* ma routine hebdomadaire changea du tout au tout. D'une part, Vegas, Najarro et moi continuions notre travail sans plus nous soucier du siège vide de Ketín ; de l'autre, après la conférence de rédaction, nous recevions la visite de Silvio Carranza, qui me conduisait à son bureau et m'assignait deux ou trois faits d'actualité politique dont je devais suivre l'évolution

pendant la semaine en lisant les quotidiens, les périodiques, et en appelant les personnes concernées. Contrairement à Santos, Silvio prenait son temps pour m'expliquer ce que sont le Conseil national de la magistrature, la Cour constitutionnelle ou le Bureau de l'inspecteur général, et j'écoutais ses résumés didactiques persuadé qu'il dominait parfaitement tous les rouages de l'État, ses statuts, son organisation et ses protagonistes. Il m'enseignait en vitesse en quoi consistaient le rôle de chacune des instances étatiques et les charges de « nos sujets », comme il appelait ceux sur qui je devais écrire, quand il ne disait pas « ces individus » ou « ces gens de sac et de corde », en me recommandant de « leur coller aux basques ». L'espagnol, tantôt fleuri tantôt châtié, de Silvio m'obligeait à consulter incessamment le dictionnaire, ce qui me révélait un esprit dont les saillies me réjouissaient. Après avoir à sa demande noté tout ce qu'il disait dans un bloc-notes, j'allais chercher les numéros de téléphone adéquats en veillant à paraître aussi éperdu et affairé que possible sous le regard inclément de Vegas, qui grognait chaque fois que je passais à côté de lui. J'aurais donné un bras pour aller m'installer au septième étage.

Dès le premier mardi qui a suivi, au moment de rentrer chez moi avant que le vacarme du bouclage ne me rende sourd, j'ai découvert le gouffre qui séparait Silvio Carranza de Santos-Ketín. Comme d'habitude, j'avais attendu le départ du gros pour mettre la dernière main à mes brèves, les corriger et remettre le fichier avant de partir à Silvio, qui, contrairement à Santos – lequel recevait mon travail sans le regarder, me remerciait et me disait que je pouvais m'en aller –, a glissé la disquette dans l'ordinateur. Après m'avoir demandé d'attendre, mon nouveau chef a lu mes textes. Il a porté les mains vers le clavier pour les corriger, mais a interrompu son geste.

– Les idées sont là, a-t-il dit au bout d'un moment en regardant le document Word comme un radiologue qui établit son diagnostic. Mais la rédaction est atroce.

– Désolé, Silvio, lui ai-je dit, sincèrement confondu.

– Il n'y a pas de quoi, mon garçon, a-t-il répondu avec un demi-sourire. Tu as des idées et c'est la seule chose qui compte. Ce qui manque le plus, dans cette boîte, c'est justement ça : les idées.

Sur ce, il a allumé une cigarette et reporté son attention sur des papiers qu'il avait mis de côté, sans doute ce qu'il devait rédiger pour le prochain bouclage et qui allait l'occuper, comme tous les autres, jusqu'à cinq ou six heures du matin. J'ai quitté son bureau et le journal complètement abattu. Le jeudi, je ne suis même pas allé au kiosque à journaux voir ce qu'il en était du magazine. Le vendredi, quand je suis arrivé, j'ai trouvé dans le dernier numéro mes brèves complètement remaniées, dans un ordre qui n'était pas le mien, mais tout de même reconnaissables. Silvio est venu s'entretenir avec Vegas et m'a à peine salué, mais au moment de sortir avec le gros, il s'est arrêté un instant au milieu de la pièce pour m'interpeller.

– Tu sais ce qu'est un chapeau, Gabriel ?

Je me suis efforcé de me rappeler exactement ce que j'avais appris au cours d'introduction au journalisme.

– L'essentiel de l'information d'un article.

– Exact, a fait Silvio. L'essentiel. C'est pourquoi on le met au-dessus du texte. Pigé ? Le plus important, le cœur de ton texte, ce que cherche le lecteur, l'information, c'est ce qui vient en premier. Voilà ce que doit être ta première ligne. Toujours. Tu as compris ?

Les bras de Silvio étaient levés, parce qu'il avait souligné ses paroles d'un geste énergique pour que je ne les oublie

pas. Il a atteint son but. Je le revois encore, près de onze ans plus tard.

– J'ai compris.

Je venais de recevoir ma première leçon de journalisme, et d'écriture.

3

La semaine suivante, quand j'ai apporté mes textes à Silvio, l'essentiel de l'information ouvrait toutes mes brèves, et j'étais sûr de m'être amélioré. Concevoir ces chapeaux avait levé mes doutes, facilité l'organisation, la rendant plus percutante. Il a ouvert le document et, cette fois, s'est mis à corriger, tout en tirant sur sa cigarette.

– Laisse tomber les points-virgules, d'accord ? a-t-il dit sans lâcher le texte des yeux. Dans les brèves, il n'en faut pas. Seulement des points.

J'ai hoché la tête.

– Sers-toi des points pour séparer les idées. Quand on a des idées, il faut les séparer par des points. Une idée, un point. Les textes, tous les textes, sont des enchaînements d'idées. Tu as des idées. Tu dois les séparer par des points. Toujours.

Il a continué de lire.

– Pas d'adjectifs. Laisse-les aux précieuses et aux poètes. Avec les adjectifs, nous perdons en crédibilité.

Après avoir de nouveau tiré sur sa cigarette, il a conclu, sans lâcher le clavier :

– Si tu as des idées fortes, tes papiers seront brefs. Les textes longs dénotent presque toujours un manque d'idées.

La semaine suivante, j'ai relu mes brèves comme si c'étaient des formules mathématiques, et je les ai entrées sur la machine du gros Vegas avec appétit et colère. Silvio les a examinées avec attention, et les a corrigées. Chacune de ses interventions me causait une douleur quasi physique, impossible à localiser. Mais elles étaient moins nombreuses que les fois précédentes.

– Dans l'ensemble, c'est assez bien. On dirait que tu n'es plus tout à fait un sauvage.

Pour la première fois, je suis sorti réellement content de *Proceso*. Le mercredi et le jeudi, je trépignais d'impatience chez ma tante et mon oncle. Je n'avais qu'une envie : arriver à la rédaction et écrire de manière telle que plus jamais Silvio n'aurait à repasser derrière moi. Le vendredi, à mon bureau, j'ai pu lire et relire mes brèves publiées dans le magazine à peu près telles que je les avais écrites. Ce jour-là, après la réunion, Silvio m'a dit que je rédigeais maintenant d'une manière « à peu près acceptable » et que je devais commencer à proposer des sujets.

– Des sujets ?

– Les tiens, mon vieux. Tu crois que nous allons passer notre vie à t'en proposer ?

– Pour le moment, je n'en ai pas, lui ai-je dit, honteux.

C'est alors que s'est manifesté un nouveau genre d'angoisse : celle de chercher désespérément des sujets dans la chaleur suffocante de l'été. Le vendredi, de très bonne heure, je lisais les journaux de la première à la dernière ligne, avec l'espoir de trouver la faille, la piste négligée des affaires que les médias avaient abordées ou laissé tomber et qui, sous les fluctuations de la conjoncture, avaient suffisamment échappé aux yeux du public pour que *Mar adentro* puisse les présenter sous un jour nouveau. Ensuite, en consultant mon carnet de notes, je les passais impatiemment en revue

devant Silvio, il m'écoutait et me posait des questions qui me plongeaient dans l'embarras, puis rejetait l'une après l'autre mes initiatives. Au bout d'une quinzaine de jours, deux de mes sujets avaient été acceptés, et l'une des deux brèves parut rédigée sous une forme que je pouvais, dans l'ensemble, reconnaître comme mienne.

Le premier article entièrement de ma main a été publié plus tôt que je ne m'y attendais, en partie à cause de la guerre entre le Pérou et l'Équateur. Le 26 janvier, un hélicoptère équatorien avait attaqué un poste de surveillance péruvien à la frontière Nord du pays et le président, qui se présentait pour un second mandat aux élections qui devaient avoir lieu deux mois plus tard, avait envoyé l'armée en direction de Tumbes, même si l'affrontement ne semblait pas être imminent. Le vendredi, quand je suis arrivé à *Proceso,* j'y ai trouvé un pandémonium : Tito se rongeait les ongles, et ne lisait plus les pages spectacles pour se tenir au courant, Saúl Vegas allait et venait en appelant ses informateurs des milieux diplomatiques et militaires pour tâcher de connaître les implications du conflit, Silvio Carranza entrait et sortait, tout le monde allait, venait et s'interpellait d'un endroit à l'autre avant la réunion imminente de midi. Le bureau de *Mar adentro* était ce jour-là en effervescence. À un moment, sur le bureau que Santos avait abandonné, l'éditeur responsable de tout ce qui avait trait à la sécurité et aux forces armées, Ricardo Rossini, que tout le monde appelait « Rossi », a étalé une énorme carte de la frontière péruvano-équatorienne et a expliqué à Vegas en quoi consistait le problème. J'avais reconnu Rossi grâce à la photo publiée en marge de sa colonne – visage grêlé par l'acné, moustache poivre et sel, cheveux hirsutes –, mais c'était la première fois que je l'entendais parler de sa voix flûtée des sujets qui le passionnaient. Il était entré dans le bureau accompagné

par un ancien policier toujours armé, au visage ingrat, le gros Raúl Balboa, dont l'espagnol était absolument incompréhensible, et peu après était venue se joindre à eux Liliana Valencia, une femme à la voix douce et au caractère redoutable, célèbre à cause de tous les cas de corruption dans les plus hautes sphères qu'elle avait dévoilés, et aussi pour ses mini-jupes qui rendaient fous les photographes. Rossi abondait en explications sur les prochains mouvements de l'armée, les postes péruviens dont les Équatoriens pourraient s'emparer au cours des jours suivants, et Vegas lui faisait part des manœuvres diplomatiques que certains anciens ministres et ambassadeurs lui avaient révélées. Un peu plus tard, Silvio et De Rivera en personne sont venus se joindre au groupe. Ils se sont mis, face à la carte, à échanger les informations qu'ils avaient pu recueillir et à recouper certaines données pour éclaircir ce qui se passait sur le terrain. Tito intervenait parfois. Je les observais sans dire un mot. Je les avais tous lus : je connaissais leur style, les tournures auxquelles ils recouraient quand ils écrivaient, leurs sujets de prédilection.

– La vérité, c'est qu'on n'y comprend que dalle, a dit tout à coup De Rivera. On est baisés.

L'éclat de rire fut général.

– Et celui qui est vraiment dans la purée, mon vieux, c'est moi, a ajouté Rossi, riant encore. C'est à moi que l'Ogre va demander des comptes.

Au même moment, le téléphone fixe du bureau de Vegas a sonné, et celui-ci a décroché, de mauvais gré. Un instant plus tard, il avait changé de visage et tendu le combiné à Rossi en lui disant : « C'est pour toi. »

Rossi s'est approché du téléphone en faisant grise mine pendant que Vegas nous apprenait, avec des expressions de garnement, que le directeur était à l'autre bout du fil. Tous

ceux qui l'entouraient ont fait comme s'ils se tordaient les côtes en silence et ont adressé quelques grimaces à Rossi qui essayait de calmer les inquiétudes du patron. « Je suis justement en train de coordonner ça avec Francisco et Saúl », a-t-il dit en posant sur ses collègues un regard anxieux. Quand il a raccroché, tous ont de nouveau éclaté de rire comme des collégiens. Là-dessus, après avoir cherché ses éditeurs et ses rédacteurs au septième étage et dans les autres secteurs du sixième, le fils du directeur s'est présenté sur le seuil de *Mar adentro* et a emmené tout le monde. Ne sont restés dans le bureau que Tito et moi. Tout ce que je voulais de la vie en cet instant, c'était être comme eux, avoir des contacts pour me tenir au courant, bien écrire et être publié dans un organe prestigieux, être un jour invité à me joindre à l'une de ces réunions pendant lesquelles se jouait l'avenir du magazine. Je n'ai même pas été rebuté par les cris du directeur qui ont retenti dans la pièce quasi vide.

Je ne pouvais pas me douter qu'une chose en apparence insignifiante allait me rapprocher de la réalisation de ce désir. Quand, après plusieurs heures de cris, je me suis rendu compte que la réunion allait durer plus que d'habitude, je suis allé déjeuner, à mon retour, la salle de rédaction était déserte et je me suis contenté de lire tout ce que j'ai pu trouver concernant le conflit. Dans l'après-midi, Saúl Vegas est entré, seul, le souffle court et caverneux, en disant : « On est baisés, mon garçon », après quoi il s'est assis à son bureau en écartant une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front et a composé un numéro de téléphone.

– Allô ? Je voudrais parler à Fernando Belaúnde, s'il vous plaît.

Je savais tout de même que Fernando Belaúnde avait été deux fois président de la République et qu'il était encore le

plus important leader d'opinion du pays. Je restais le regard rivé sur mon bureau.

– Dites-lui que c'est de la part de Saúl Vegas Tagle, a-t-il ajouté.

J'ai pris le risque de lever les yeux et j'ai rencontré ceux de Vegas qui me regardait fixement par-dessus ses lunettes de lecture, comme s'il était une statue et moi un passant pressé dans un jardin public.

– Saúl Vegas à l'appareil. Comment allez-vous ? Bien, très bien, merci. Quoiqu'un peu secoué par ces événements. Oui, bien sûr, c'est terrible… Je vous laisse imaginer où nous en sommes. Exactement, oui. Écoutez, nous sommes à la recherche d'indications, de critères sur les moyens de procéder face à un conflit de cette nature. Quand vous étiez à la tête de l'État, en 81, vous avez résolu avec succès le précédent conflit avec l'Équateur, et nous aimerions savoir quelles sont vos idées, dans la situation actuelle, afin de bien couvrir l'affaire.

En l'écoutant, je me suis souvenu que Belaúnde, une fois revenu au pouvoir en 1980 après avoir été exilé par les militaires, avait rendu son indépendance au magazine, tombé au pouvoir des généraux. Comme il ne participait plus directement au jeu politique, il pouvait maintenant donner son avis à Saúl Vegas.

– En effet, poursuivait Vegas, c'est justement pour ça que nous désirons recueillir vos impressions. Merci. Je vous passe notre jeune rédacteur Gabriel Lisboa. Il va noter vos propos pour notre article. Voilà. Mes amitiés, monsieur le président.

Quand il s'est tourné vers moi, Vegas m'a fait une grimace que je n'ai pu interpréter. Alors, comme mû par un ressort, j'ai pris mon bloc-notes, mon stylo, j'ai porté le téléphone fixe que me tendait Vegas jusqu'au bureau qui avait été

celui de Santos et, en bon élève, encore secoué par le geste inattendu du gros, je me suis mis à poser des questions à l'ancien chef de l'État avec l'impression qu'il s'agissait d'une émission de télévision en direct. Rapidement, j'ai pris des notes, le combiné écrasé contre mon oreille pour ne rien perdre de ce que l'ex-président disait d'une voix faible. Près de moi, soufflant comme d'habitude, Vegas lisait des documents, apparemment occupé à autre chose, mais je me sentais surveillé de près. Un moment plus tard, il s'est levé et a quitté la pièce. Alors, je me suis avisé que mon cœur battait à tout rompre. J'ai raccroché le téléphone au bout de deux heures d'entretien avec Belaúnde.

À partir de cette semaine-là, je n'ai plus seulement rédigé des brèves pour Silvio, mais aussi des comptes rendus d'informations pour Vegas. Je les écrivais comme je pouvais, le plus souvent à la maison, sur une machine à écrire et à grand renfort de correcteur liquide, en m'efforçant d'être clair et utile. Toutefois, sans chapeau, l'articulation des données n'était pas tâche facile. Vegas jeta le premier rapport que je lui remis, en me disant que j'écrivais comme un pied. Je crois bien être sorti pour aller sur la place San Martín ravaler quelques larmes. Il a aussi lu les comptes rendus suivants en faisant grise mine et sans dire un mot. Un lundi matin, alors que les armes parlaient, Vegas m'a surpris en évoquant une affaire de mines semées sur tout le théâtre des opérations. Il s'agissait de savoir ce qu'en pensaient les généraux et les experts en droit international. Il m'a donné quelques noms. J'ai appelé ces gens et les ai interrogés le jour même, puis j'ai passé la plus grande partie de la nuit à écrire mon texte. Vers minuit, je lui ai annoncé que j'avais fini, et lui, les cheveux en bataille, dans l'agitation du premier jour de bouclage, m'a dit de le laisser reposer, de le revoir le lendemain et de le lui remettre le jour suivant, parce

qu'il voulait qu'il soit « impeccable ». J'ai travaillé toute la matinée à la rédaction de *Proceso* avant l'arrivée des autres, j'ai relu une dizaine de fois le texte sur papier, et quand j'ai estimé ne pouvoir mieux faire, j'ai porté les corrections sur mon fichier et copié celui-ci sur une disquette que j'ai posée sur le bureau de Vegas avant de me mettre rapidement au travail sur les brèves destinées à Silvio. Vers minuit, je suis rentré chez moi. Le vendredi, j'ai été absolument sonné en voyant le rapport que j'avais remis à Vegas publié encadré dans l'article principal qu'il avait écrit et qui figurait en première page. Vegas avait ajouté à mon travail un titre, une accroche et à la fin une petite parenthèse dans laquelle mes initiales, en gras (GL), indiquaient que ce texte était de moi. C'était bien le cas, en un sens, encore qu'il y eût introduit certaines modifications, quelques adjectifs plus précis que les miens, des tours châtiés auxquels je n'aurais jamais pensé, et une conclusion frappante. En cette fin de matinée, je n'ai pas vu Vegas, ce qui m'a semblé préférable : si je l'avais eu en face de moi, je n'aurais pas su quoi lui dire. Un moment plus tard, avant l'arrivée de Najarro, j'ai répondu à un appel téléphonique et reconnu la voix de De Rivera au bout du fil : il avait besoin de moi dans son bureau. C'était la première fois que j'y pénétrais depuis le soir où je l'avais fait en compagnie de l'oncle Emilio. J'ai reconnu la reproduction du tableau de Gauguin, le téléviseur sur le côté, le bureau et aussi la corpulence impressionnante et les cheveux pommadés de Vegas. Les deux hommes avaient un exemplaire du magazine en main.

De Rivera m'a demandé si je me déplaçais avec des bons de transport, et je lui ai répondu que non. Pendant tout le mois de janvier, j'avais déjeuné et voyagé avec l'argent que me donnait mon oncle une fois par semaine et que je ne recevais pas sans peine ni gêne. De Rivera a dit alors qu'il y

avait eu méprise. Le magazine ne pouvait pas se permettre de payer les stagiaires, c'était vrai, mais il disposait de bons de défraiement et de déplacement. En sortant, je devrais passer à la comptabilité qui me les remettrait, et désormais le faire quand Saúl Vegas m'en donnerait l'autorisation. Je ne me souviens pas de quoi d'autre il a été question pendant cet entretien, sinon qu'à un moment De Rivera a repris l'exemplaire du magazine, a pointé du doigt l'encadré et a demandé à Vegas si ce texte était bien de moi.

– Entièrement, a répondu le responsable du secteur. Ses initiales sont là.

– Et il écrit vraiment si bien ?

– Je n'ai pas changé une virgule, a répondu mon rédacteur en chef en mentant avec aplomb.

Je n'ai pas osé le regarder en face.

– Eh bien, je te félicite, Lisboa, a lancé le sous-directeur. Tiens bon la barre, et donne le bonjour à ton oncle de ma part.

Pendant le reste de l'été, j'ai gagné presque autant, avec ces bons, qu'avec les autres boulots des années précédentes. Mon oncle n'a pas voulu que je le rembourse, et j'ai commencé à faire des économies pour m'acheter des vêtements, des chaussures et des lunettes de soleil. Et je me suis mis à travailler avec un sentiment de plénitude nouveau. Tous les jours j'accumulais des idées pour les brèves de Silvio et me lançais avec une foi aveugle dans les travaux dont Vegas me chargeait pour ses éditoriaux. Souvent, je m'occupais du côté technique et aride de ses articles, je lui remettais des informations qu'il reprenait dans ses textes, en complément de sa chronique politique semée de traits d'humour, de révélations faites par des sommités proches du pouvoir, et qui incluait analyses, citations et tours inattendus, dans une langue admirable. Mes textes finissaient remaniés,